14

LA CIGALE

ET

LA FOURMI,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR CHARLES MAURICE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Impératrice, le 7 Décembre 1807.

PRIX : 1 *fr.* 20 *cent.* (24 sous.)

A PARIS,

CHEZ Mme. MASSON, Libraire, rue de l'Échelle, N°. 8.

IMPRIMERIE DE CORDIER, RUE FAVART.

1807.

72186

Digitized by Google

A JEAN LA FONTAINE.

Ô mon bon La Fontaine, excuse ma folie!
En te lisant, j'osai ravir
Une seule étincelle au feu de ton génie
Pour être sûr de réussir.
Je te rends à toi-même en t'offrant cet Ouvrage;
Du Public je fus applaudi
Par respect pour mon maître, et je dûs son suffrage
A ta *Cigale*, à ta *Fourmi*.
Prosterné, comme moi, devant l'inimitable,
Que ce Public soit mon appui,
J'aurai bien assez fait pour lui
Si de toute ma Pièce, il ne lit que ta Fable.

Charles MAURICE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
	Messieurs.
JEAN LA FONTAINE.....	GRANDVILLE.
Le Marquis DE SAINT-ANGE.....	FIRMIN.
THOMAS, Paysan.....	PERROUD.
COLIN, jeune Villageois, niais, Amant d'Anette.....	ARMAND.
	Mesdames.
Mme. la Duchesse DE BOUILLON.....	DELISLE.
ANETTE, fille de Thomas.....	ADELINE.
LISE, sa sœur.....	DEVIN.

La Scène se passe dans un Hameau, près Paris.

Le Théâtre représente le devant d'une Ferme : à droite de l'Acteur est la maison de Thomas, devant laquelle est une Table de pierre; à gauche, une rue en Chaumière, un banc de pierre et une double Allée d'arbres.

Anette doit être habillée de brun, et Lise de vert-clair, pour aider à l'intelligence du tableau au lever de la toile.

Nota. Les Personnages sont placés au Théâtre comme ils le sont en tête de chaque Scène. Le premier indiqué tient la droite de l'Acteur.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

SCENE PREMIERE.

ANETTE, LISE.

(*Anette est occupée à lier une gerbe; Lise chante en se coëffant dans un miroir qu'elle a attaché à un arbre.*)

LISE.

AIR NOUVEAU.

CHANTONS, v'là l'moment du plaisir:
Comme j'allons nous satisfaire,
La moisson qui vient de finir
Fait que j'naurons pus rien à faire.
Comme j'allons nous satisfaire!
Chantons, v'là l'moment du plaisir.

ANETTE (*travaillant à sa gerbe.*)

Je n'ous plus que c'te gerbe là, et puis j'aurons fini tout not' ouvrage : et toi, ma sœur?

LISE (*d'un air étourdi.*)

Moi, ah ben oui!

ANETTE.

Comment, depuis hier tu n'as pas fait ta tâche?

LISE.

Non.

Comme j'allons nous satisfaire;
Chantons, v'là l'moment du plaisir!

ANETTE

Tu n'danseras pas ben, Lise.

LISE.

Bon! à cause qne mon ouvrage n'est pas fait; tu verras.

ANETTE.

V'là une journée ben chanceuse pour les jeunes filles d'ici. J'sis fièrement inquiète.

LISE.

Pour moi, j'sis tranquille.

ANETTE.

En vérité! conte-moi donc, Lise, pourquoi qu't'es si rassurée?

LISE.

Çà s'ra bentôt dit. C'est que j'gagerais que l'choix d'nos vieillards tombera sur moi.

ANETTE.

Y penses-tu? Celle qu'on doit marier aujourd'hui doit être non-seulement la plus sage d'l'endroit, et de c'côté là il n'y a rien à dire, c'est vrai; mais faut encore qu'alle soit la pus laborieuse, la pus polie, la pus douce d'toutes celles qu'on connaît, et ma fine, j'ons ben peur.....

LISE.

V'là toujours comme vous êtes, mam'zelle; y semble qu'il n'y a qu'vous d'capable.

ANETTE.

N'te fâche pas : j'sis ben loin d'penser çà; mais dis-moi, si t'étais choisie, avec qui t'marirais-tu, pique tu n'as pas pus d'amoureux que d'sus ma main?

LISE.

Vous croyez ça; et l'biau Lucas, à qu'est-ce donc qu'il en veut? Quand j'sommes ensemble, y m'sarmonne déjà comme si j'étions sa femme.

ANETTE.

Ma p'tite sœur, j'pensons, sauf meilleur avis, qu'tu t'rompes sur les sarmons du biau Lucas, et j'sis ben sûre que j'devinons c'qui veut t'dire; à la promenade, à la danse, aux fêtes, partout, je n'savons pas comment ça s'fait, pas un garçon n'te parle, pas un n't'invite, parsonne n'te fais les yeux doux, t'es toujours toute seule, et tu n't'amuses jamais; Lucas a un bon cœur; ça l'y a fait d'la peine; par politesse, y cause avec toi, et tout c'qui dit est à seule fin que ton caractère change, pour que les autres garçons en fassiont autant qu'ly, et qu'tu trouves bentôt un mari; v'là c'que c'est.

LISE.

C'est donc çà qu'vous avez deviné? Vous êtes fine!

ANETTE.

Tu t'fâches encore.

LISE.

Laissez-moi. Vous êtes d'eune malice, d'eune jalousie!...

ANETTE.

D'eune jalousie!....

LISE.

Oui, jalouse.... Parc'que mam'zelle a un nigaud d'amoureux....

ANETTE.

J'laimons comm' çà, mam'zelle; ça n'vous ar'garde pas.

SCENE II.

ANETTE, THOMAS, LISE.

THOMAS (*sortant de chez lui.*)

Eh ben! eh ben! quoi qu'c'est donc? Encore du grabuge?

LISE

C'est mam'zelle Anette qui m'ostine.

THOMAS (*se moquant d'elle.*)

Bah! all'prend c'te libarté là?

LISE.

Oui, mon père, elle est jalouse de c'que j'vons aujourd'hui épouser Lucas.

THOMAS (*toujours de même.*)

Vraiment! qu'est-ce qui t'a dit çà?

LISE.

Ah! mon père, on se connaît.

THOMAS.

V'là zeune petite fille qui n'a pas d'amour-propre! Parle-moi, mon Anette, est-ce que tu crois qu'nous marierons ta sœur aujourd'hui?

ANETTE.

C'est possible, mon père.

THOMAS.

Tu n'sais donc pas comm't'ès gentille; j'voulons dire bonne?

ANETTE.

Mon père!.....

THOMAS.

Tu rougis; vas n't'inquiète, nos anciens ont trop d'ça (*montrant sa tête*) pour n'pas faire l'appercevance d'ton mérite par dessus toutes tes rivales.

LISE.

Queuque vous dites donc là?

THOMAS.

Rian, rian.

LISE.

Oh! qu'si fait; j'ons ben entendu.

THOMAS.

J'disons comm'ça que j'n'avons pas not' tabaquière, et qu'ça nous gênons comme un diable; vas m'la queri, Lise, all'est sus l'pétrin, où ben queuque part par là; tu charcheras.

LISE.

J'y vons, mon père; (*à part*) et pis je reviendrons tout doucement acouter leux conversation. (*Elle entre dans la maison et décroche le miroir qui est à un arbre.*)

SCENE III.

ANETTE, THOMAS.

THOMAS.

Ça fait qu'alle nous laira un brin seuls, ma bonne Anette; faut que j'te disions not' souci.

ANETTE.

Auriez-vous du chagrin, mon père?

THOMAS.

Du chagrin, non morguenne! j'nons jamais été si content qu'aujourd'hui, parc' que, vois-tu, j'ons là un bon pressentiment à ton égard; mais, comme j'te disions, j'ons un souci.

ANETTE.

Parlez.

THOMAS.

Tu sais qu'c'est moi qu'ai rétabli dans ce hameau la vieille coutume d'finir la moisson par l'mariage d'la jeune fille la pus travailleuse du pays, et qu'c'est aujourd'hui la sixième fois que j'célébrons c'te jolie fête.

ANETTE.

Oui, mon père.

THOMAS.

Tu sais aussi qu'c'est aux parens d'la jeune fille à la dotai, pique j'n'avons pas d'seigneur.... T'anqui a donc que j'faisons eune supposition; c'jourd'hui est hazardeux, qu'sait-on? Si t'allais être la choisie.

ANETTE.

Moi, mon père!

THOMAS.

Oui, jarni! Acoute, l'année dernière n'a pas été heureuse, la récolte était p'tite, la maladie d'ta mère, ces incendiais qu' j'ons secouru, l'milicien qu' j'ons aidai, c'procès pour lequel ta mère est allai à Patis, qui dure toujours, tout ça nous a boutai un peu en arrière, et pour te parler franc et net, j'sommes sans dénier ni maille.

ANETTE.

J'men doutais.

THOMAS.

C'est pas que j'manquions en rian du nécessaire; j'ons encore du bien d'Dieu au service des malheureux; mais pour c'qu'est d'espèces sonnantes, bernicl'.

ANETTE.

Je vous entends, mon père.

THOMAS.

C'qui a d'fâcheux, c'est qu' tous l'shabitans d'ici sont à peu d'chose près logeai à la même enseigne, et qu'y a pas moyen d'empruntai une obole.

ANETTE.

Que m'importe, mon père? je n'veux rien, rien qu'votre amitié; Colin pense comme moi; nous vous aiderons, au contraire; nous travaillerons avec vous pour réparer vos pertes.

THOMAS.

Bonne fille! Allons, finis, tiens n'en dis pas davantage, tu m'ferions pleurai comm' un enfant; d'ailleurs, tout n'est pas encore désespérai; j'ons eune idai, eune idai qui m'semblons bonne; all' réussira peut-être, nous varrons; n'sonne mot à parsonne, et comme j'te disons, nous varrons, l'bon Dieu est là. (*Il appelle.*) Lise!....

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LISE (*accourant.*)

LISE.

Mon père.....

THOMAS.

Diable! tu n'étais pas loin.

LISE.

V'là vot' tabaquière.

THOMAS.

C'est bon, mes enfans, l'moment décisoire s'approche; il est tems d'vous rendre sur la place d'la fontaine; je n'voulons pas vous y conduire, c't'inquiétude du sort m'ferions trop mal; allai, et dites à Colin qui vienne tout d'suite m'dire l'fin mot, quand ça s'ra baclai.

ANETTE.

Y doit venir nous prendre.

LISE.

L'fils du meûnier, ton amoureux, ma sœur.... Ah! tant mieux, y m'amusera.

ANETTE.

Lise, ça n'est pas ben d'te moquer de c'pauvre garçon, comme ça t'arrive tous les jours; tu l'y fais d'la peine.

LISE.

Sais-tu, ma sœur, qu'ta fait eune belle action, en prenant pour amoureux un garçon dont parsonne n'voulait?

ANETTE.

Ce sont précisément les refus, les mauvais traitemens et les plaisanteries d'tout le monde qui l'ont rendu intéressant à mes yeux; j'aimons mieux un bon mari, ben fidèle, ben tendre, qui sûr d'être aimé pour l'y même, m'rendra la pareille, qu'un amoureux ben élégant, ben couru des filles, qui m'plantera là huit jours après l'mariage; entendez-vous, ma sœur?

THOMAS (*à part.*)

Attrape!

LISE.

C'est ben pensé; mais je n'sis pas d'ton avis, ma sœur.... Justement le v'là, c'si bon Colin. Oh! la drôle de tournure!

SCENE V.

LISE, ANNETTE, COLIN, THOMAS.

COLIN.

Bonjour, père Thomas; bonjour mam'zelle Lise; bonjour mam'zelle Anette; au darnier les bons, comme on dit; comment vous portai-vous tous trois? Moi, ça va cahin, caha.

THOMAS.

Pas mal, mon garçon, pas mal.

LISE.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc, monsieur Colin? Comme vous êtes pâle!

COLIN.

Du tout, mam'zelle; c'est la farine.

ANETTE.

Vous êtes venu un peu tard.

COLIN.

Ah! mam'zelle, on dirait eune façon d'reproche, que l'tems vous a paru longuet.

ANETTE.

Peut-être.

COLIN.

Quoi! Colin serait assez chanceux pour....

LISE.

Pourquoi, monsieur Colin?

COLIN.

Taissez-vous donc, mam'zelle Lise; vous m'coupez toujours.

THOMAS.

Eh ben, Colin! c'est aujourd'hui l'grand jour, mon garçon....

COLIN.

Ah! père Thomas, pas pus grand qu'un autre; mais peut-être pus agriable.

LISE.

Comment donc?

COLIN.

Parce que v'là un supposé; mam'zelle, si on la nommait la reine. (*Il rit.*) Eh! eh! eh!

LISE.

Eh ben!

COLIN. (*Il rit.*)

Eh! ben, eh! eh! eh!

THOMAS.

Quoique tu vois donc d'si risibe à ça!

COLIN.

Rian, père Thomas; mais c'est que je serais le roi. Eh! eh! eh!

THOMAS.

Ma femme et moi, j'te l'ons promis, et si ça arrive, j'te tiendrons parole, ben certain qu'tu fras eune bonne pâte de mari.

LISE.

Soyez tranquille, M^r. Colin, vot' royauté n'vous fatiguera pas.

COLIN.

A cause d'quoi, mam'zelle?

LISE.

La reine a l'droit d'choisir son mari, comme vous savez, et j'connaissons c't'ellà qui s'ra reine.

THOMAS.

Allons, t'ès folle, Lise. Mes amis, ne perdez pas d'tems, allais vîte à la place, j'vous attendons ici.

ANETTE (*embrassant son père.*)

Adieu, mon père.

COLIN (*va aussi pour embrasser Thomas.*)

Voulez-vous m'permettre, père Thomas?

THOMAS.

Pourquoi donc veux-tu m'embrasser?

COLIN.

Ça ne fait rian, père Thomas.

LISE (*le repoussant.*)

Par ainsi c'est inutile. (*Elle embrasse son père.*)

COLIN.

Oh! la p'tite mauvaise! Mam'zelle Anette, v'là mon bras droit.

LISE.

Et pis v'là l'gauche, n'est-ce pas, monsieur Colin?

COLIN.

J'l'imaginions, mam'zelle la tarabusteuse.

LISE.

J'men emparons.

THOMAS.

Allais, mes enfans, allais: bonne chance! (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

THOMAS (*seul.*)

Si j'en croyons la signifiance de queuques mots qu'j'ons accrochai par-ci par-là, et la justice qu'on doit à mon Anette, y n'est pas douteux qu'all' s'ra choisie.... Dans queue gêne ça va me mettre!.... Voyons, suivons not' première idai; c'vieux monsieur d'Paris, qui viant si souvent ici, m'a l'air d'un brave homme; faut qu' j'l'y empruntions d'quoi faire eune p'tite dot à mon Anette, j'l'y rendrons ça sur la récolte; y n'manquera pas d'venir encore aujourd'hui à not' fête; il aime tant ces amu-

semens d'la campagne. Eh!....justement le voici!.... Allons, farme, glissons l'y ça en douceur.

SCENE VII.

THOMAS, LA FONTAINE.

LA FONTAINE,

(*sans voir Thomas, occupé à faire une fable.*)

VOILA ma fable à-peu-près faite.

THOMAS (*le saluant.*)

Monsieur.....

LA FONTAINE (*toujours sans voir Thomas.*)

Je n'ai cependant pas encore mon dernier vers.

THOMAS (*saluant.*)

Monsieur!.... j'ons ben l'honneur....

LA FONTAINE (*toujours de même.*)

Un moment.... je le tiens.... le voilà:

» Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Heureux La Fontaine! il t'est venu tout seul.

THOMAS (*à part.*)

Tiens, il a raison; j'vons l'risquer. (*A La Fontaine.*) A la parfin, monsieur, vous êtes donc dans nos cantons?

LA FONTAINE (*apercevant Thomas.*)

Ah! c'est vous, mon ami!

THOMAS.

Oui, monsieur; Thomas à vot' sarvice. Est-ce que vous ne me reconnaissiez pas?

LA FONTAINE.

Pardonnez-moi, vous êtes le brave homme chez lequel je viens assez souvent.

THOMAS.

Comme vous dites. Vous venai encore voir la fête des moissons?

LA FONTAINE.

Oui; j'y trouverai peut-être des idées.

THOMAS (*finement.*)

Je n'croyons pas qu'parsonne d'l'endroit ait perdu d'ça? Mais vous y verrai d'jolies filles, notoirement la nôtre, not' bonn' Anette; voire même qu'il y a gros à parier qu'all' s'ra la reine.

LA FONTAINE.

Je l'ai pensé.

THOMAS.

Quoi! monsieur, vous auriai evû celui de vous occupai d'nous?

LA FONTAINE.

Pourquoi pas?

THOMAS.

C'est vrai q'vous nous avez toujours montrai eune estime d'nous-même qui m'confusionnons de.... d'confusions, ma foi.

LA FONTAINE.

Anette m'a paru digne de l'intérêt qu'elle m'inspire.

THOMAS

Ah! palsongnenne, j'vous en répondons corps pour corps qu'alle en est digne.

LA FONTAINE.

Et l'autre?....

THOMAS.

La p'tire Lise! C'est l'lutin le pus par-achevé!.... All' est ben un peu faignante, gourmande, entêtée, curieuse, jalouse et bavarde; mais après ça, c'est eune bonne enfant.

LA FONTAINE.

Paresseuse, dites-vous?

THOMAS.

Comme tout. Enfin, croirai-vous qu'alle n'a jamais voulu apprendre eune chose qu'est pourtant ben aisée, c'te nouvelle fabe de monsieur La Fontaine, dont tout l'monde parle.

LA FONTAINE.

En vérité!

THOMAS.

Tandis qu'sa sœur la sait déjà sus l'bout d'son doigt.

LA FONTAINE.

Elle n'est pourtant pas longue.

THOMAS.

Moi qui vous parle, j'la savons toute entière.

LA FONTAINE.

Oui dà.

THOMAS.

Ça s'apprend tout d'soi même ces choses-là.

» Eune montagne en mal d'enfant

« Jettait eune clameur si haute
» Que chacun.....

LA FONTAINE.

Je sais, je sais.

THOMAS.

J'crois ben, ça s'dit par-tout; mais c'que vous n'savai pas, peut-être, c'est qu'y a la-dessous eune parabole.

LA FONTAINE.

Ah! il y a la-dessous une parabole.

THOMAS.

Oui, eune.... sentence en façon d'leçon ben forte, allez; pour les gens du monde, all' est fiarment tapée, celle-là : mais comme j'vous dis, vous ne savez pas ça; vous êtes trop bonhomme.

LA FONTAINE (*à part.*)

Il a deviné mon sur-nom. Est-ce que Molière aurait passé par ici? (*Haut.*) Revenons à votre seconde fille; et son cœur.....

THOMAS.

Ah! l'cœur est bon, j'en sommes sûrs, et gn'ia du remède. Quand sa sœur s'ra pourvue, j'nous occuperons d'la petite. Ma chère Anette, c'est ça eune bonne fille!

LA FONTAINE (*en confidence.*)

Monsieur Thomas, si on la proclame *Reine des Moissons*, je veux aujourd'hui même lui donner quelque chose....

THOMAS.

Ah! monsieur.... (*A part.*) Justement y s'offre.

LA FONTAINE.

Qui lui sera nécessaire.

THOMAS.

Que de bonté!

LA FONTAINE.

Cela pourra servir à vos deux filles.

THOMAS (*à part.*)

Peste, y gn'ien aura beaucoup.

LA FONTAINE.

Je l'ai apporté exprès.

THOMAS.

Monsieur.... je n'savons comment j'pourrons reconnaître.... Croyai que j'vous rendrons ça le pus promptement possible.

LA FONTAINE.

Non vraiment, je le donne à vos enfans.

THOMAS.

Ah! bah! donné, donné; là, comptant.

LA FONTAINE (*souriant.*)

Oui, comptant.

THOMAS.

D'la main à la main.

LA FONTAINE.

C'est entendu.

THOMAS.

Que j'vous aurons d'obligations! Monsieur.... n'pourrions-je pas savoir d'avance.....

LA FONTAINE.

Non. Je veux vous faire une surprise. Dites-moi un peu, monsieur Thomas....

THOMAS.

Monsieu, parlai, commandai, disposai, j'sommes tout prêt...

LA FONTAINE.

Je suis curieux de voir la cérémonie. Dans quel endroit s'assemble-t-on cette année?

THOMAS.

Tenai, prenai c'te p'tite rue qu'est là, là au bout d'mon bras; vous allai jusqu'au bout, et vous êtes à la place.

LA FONTAINE.

A la place!

THOMAS.

Jusse; n'vous pressai pas, vous avai l'tems, et vous arriverai encore trop tôt.

LA FONTAINE.

Je prendrai le plus long.

THOMAS.

A la bonne heure!

LA FONTAINE.

Pendant ce tems, préparez un dîner sans façon; je crois que j'aurai faim.

THOMAS.

Sans façon. Ah! ben, oui! sans façon; vous gaussai-vous?

LA FONTAINE.

Eh bien! comme vous voudrez; faites un dîner avec ou

sans façon; mais je vous assure que je n'en ferai pas pour le prendre. Au revoir, monsieur Thomas.

THOMAS.

J'sommes ben l'vôtre, monsieu.... monsieu.... (*à part.*) dont je n'savons pas l'nom.

SCENE VIII.

THOMAS (*seul.*)

PAR ma foi, c'est comme un coup du sort qu'a envoyé ici c't'honnête homme avec l'zintentions d'nous donnai à point nommai c'que j'allions l'y empruntai. Avec ça, je n'sommes pas inquiet pour Anette, et à présent, j'désirons fortement c'que j'craignions tout à l'heure : c'que c'est que c't'ici bas!... Mais j'avisons du monde d'Paris..... Ça m'a l'air d'la cour..... Comme y s'dépêchont.... Diantre ! c'te dame là n'est pas si gauche, et l'jeune monsieu itou..... Eh ben! y v'nons à nous : allons, recevons-les d'not' mieux.

SCENE IX.

THOMAS, Mme. LA DUCHESSE DE BOUILLON, LE MARQUIS DE SAINT-ANGE.

SAINT-ANGE.

PERMETTEZ-MOI de vous le dire, madame la Duchesse, vous avez tort de me retenir; cette petite paysanne est charmante, et j'allais la confesser.

MAD. DE BOUILLON.

Toujours étourdi, Marquis; songez donc que vous me devez vos soins pour toute la journée..... Mais voici sans doute l'homme dont on nous a parlé.

SAINT-ANGE.

Approche, mon ami; ne te nommes-tu point Thomas?

THOMAS.

Tout du long, monsieur.

MAD. DE BOUILLON.

En ce cas, vous êtes celui que nous cherchons.

THOMAS (*étonné.*)

Nous, madame!

SAINT-ANGE.

Toi-même : cela t'étonne.

THOMAS.

Un brin.

SAINT-ANGE.

Je le crois. Tiens, regarde madame.

THOMAS.

J'la r'gardons.

SAINT-ANGE.

Qu'en dis-tu ?

THOMAS.

J'disons qu'alle est ma foi ben avenante.

SAINT-ANGE (*le contrefaisant.*)

Ben avenante.

THOMAS.

Et ben mise.

SAINT-ANGE.

Et ben mise.

THOMAS.

Et ben bonne.

SAINT-ANGE.

Et ben bonne.... Comment le sais-tu ?

THOMAS.

Faut croire, pique v'là cinq minutes qu'alle vous acoute.

SAINT-ANGE.

Manant !

MAD. DE BOUILLON.

St.-Ange, comme vous êtes connu!

THOMAS.

Eh ! oui ; qu'alle vous acoute vous gausser d'nous, sans rien dire.

SAINT-ANGE.

Le grand malheur ! Dis-moi, as-tu quelquefois entendu parler de Madame la Duchesse de Bouillon ?

THOMAS.

De Bouillon !

MAD. DE BOUILLON.

J'en doute.

THOMAS.

Sifait, sifait. Est-ce pas c'te dame qu'est nièce de ce Cardinal?.....

SAINT-ANGE.

Précisément : du Cardinal Mazarin. Eh bien, tu la vois.

THOMAS.

Ah! mon Dieu! Comment c'est madame qu'a été, y a queuque tems, en.... en....

SAINT-ANGE.

En..... en..... en quoi?

THOMAS.

A Château-Thierry.

SAINT-ANGE (*riant.*)

Ah! ah! En exil?.....

THOMAS.

C'est ça.

MAD. DE BOUILLON (*à part.*)

Le sot!

SAINT-ANGE.

Duchesse, comme vous êtes connue!

MAD. DE BOUILLON.

Monsieur Thomas, je vous dispense de vos frais de mémoire.

SAINT-ANGE.

C'est dommage. Y a-t-il long-tems, mon cher, que tu n'as vu ce bon-homme qui te rend de si fréquentes visites?

THOMAS.

Queu bon-homme!

MAD. DE BOUILLON.

Ce vieux monsieur de Paris, qui se promène toujours seul en rêvant, qui parle peu, mis simplement, d'un extérieur si....

SAINT-ANGE.

Si bête.

MAD. DE BOUILLON.

Enfin, qui fait des vers.

THOMAS.

Des vers : quoiqu' c'est qu'ça?

SAINT-ANGE.

Des Fables, si tu l'aimes mieux.

THOMAS.

Des Fabes! ah! ouï, j'sais c'que c'est. Mame la Duchesse,

j' connaissons ben un monsieur assez rond, songe creux, et qu'a l'air pas mal bête, mis en bon bourgeois, car, par parenthèse, il a aujourd'hui un habit neuf; mais je n'croyons pas qu'i fasse des Fabes; ça m'a putôt l'air d'un marchand retiré. Je l'quittons; il est allai à la place par-là pour voir la cérémonie des Juges.... Et tenai, y n'a pas encore fait grand chemin, le v'là là-bas assis sur c'te pierre; y n's'aperçoit point qu'l'eau de c'te goutière tombe quasi dans sa poche.

SAINT-ANGE.

C'est lui-même.

MAD. DE BOUILLON.

Il travaille pour nous. (*A Thomas, avec feu.*) Mon ami, sachez que celui que vous prenez pour un homme ordinaire est un des plus grands talens de ce siècle.

SAINT-ANGE.

Toujours votre enthousiasme pour ce rêveur!

MAD. DE BOUILLON (*à St.-Ange.*)

J'aime à le redire, cette enveloppe modeste recèle les trésors d'un génie à qui l'Europe doit le plus beau monument de sa gloire, l'ouvrage de tous les âges, le chef-d'œuvre de tous les peuples! Modèle de vérité, de candeur, de naïveté; tendre, délicat, enjoué, simple comme la nature, riche comme elle; aussi sage qu'Esope, qu'il a surpassé; plus vif, plus chaud, plus intéressant que Phèdre qu'il laisse derrière lui, il s'est ouvert une carrière nouvelle, qu'il a seul parcouru. (*à Tomas.*) A ces traits, reconnaissez l'inimitable La Fontaine, qui marche à pas de géant vers l'immortalité.

SAINT-ANGE.

Duchesse, quel feu!

THOMAS (*à St.-Ange.*)

Quoi donc qui l'y prend à c'te dame, all' m'a fait peur.

MAD. DE BOUILLON.

Marquis, vous ne devez pas être étonné de mon enthousiasme; vous savez que je ne parle jamais de La Fontaine qu'avec transport. Curieuse des talens, éprise de goût pour son genre d'écrire, vous vous rappelez mon désir de le voir, mon empressement à l'accueillir, et combien je bénis mon exil qui me l'a fait connaître. Heureuse, si, comme on le prétend, la postérité doit un jour à mes soins, à mon attachement pour lui quelques-uns de ces charmans ouvrages qui lui ont inspirés déjà ma tendresse et sa reconnaissance!

SAINT-ANGE.

Duchesse, j'admire ce transport; mais je ris du moment qui l'a fait naître, et sur-tout du connaisseur qui vous écoute. Le pauvre Thomas ne sait ce que cela veut dire; il ne connaît seulement pas La Fontaine.

THOMAS.

Ouais! vous croyez ça! Oh! qu'sifait je l'connaissons, et tout l'canton aussi. Quand j'dis que je l'connaissons, ça veut dire ses fabes, et j'savons qu'il en fait encore tous les jours qu'je n'manquerons pas d'nous procurai.

MAD. DE BOUILLON

Vous ferez bien : sous l'apparence d'un enfantin badinage, vous y trouverez la plus utile morale, le guide le plus sûr pour pénétrer le cœur humain, et le plan tout tracé d'une conduite régulière. Il n'est pas dans la vie une seule action, une seule pensée auxquelles on ne puisse appliquer une fable de La Fontaine. Quand je vois un grand personnage trompé par un flatteur, je dis : voilà *le Corbeau et le Renard*. Lorsqu'opprimé par un plus puissant que lui, quelque malheureux m'adresse sa plainte, je pense *au Loup* et à *l'Agneau*; un sot semble-t-il dédaigner un bien qu'il convoite, je me rappelle *le Renard* et *les Raisins;* enfin, si, déchirant le sein de son bienfaiteur, un ingrat révolte mon humanité, je reconnais *le Villageois* et *le Serpent;* et pour me consoler, je relis *la Colombe* et *la Fourmi.*

SAINT-ANGE.

Et *le Geai paré des plumes du Paon*, *le Pot de Terre et le Pot de Fer*, et *le Renard et la Cicogne;* que d'applications! que de vérités!

THOMAS.

C'est ben vrai. Comment, madame, vous croyai que c'monsieu que j'prenions pour un marchand, est c't'inimitable?

MAD. DE BOUILLON.

J'en suis assurée. Depuis long-tems il faisait de fréquentes absences de Paris, sans que moi ni madame la Sablière, son amie, puissions en connaître les motifs; enfin, je l'ai fait suivre; j'ai su qu'il venait chez vous; et ce matin, d'après son refus de m'accompagner à ma campagne, je me suis mise moi-même à sa poursuite, dans le dessin d'apprendre ce qui l'amène ici.

THOMAS.

J'croyons qu'il y viant parce qu'y s'y plaît, v'là tout, car y n'fait qu's'y promenai tout seul, regardai not' basse-cour, ca-

ressai nos enfans, et pi dormir, c'est tout son himeur. Aujourd'hui, par exemple, c'est différent, y viant pour la fête, et un tantinet par bonté d'ame, afin d'nous apportai une surprise qui nous f'ra ben la jambe.

SAINT-ANGE.

Quelle est donc cette fête?

THOMAS.

Oh! c'est eune fête qu'en vaut ben eune autre: acoutai, j'vons vous contai ça par le m'nu; v'là c'que c'est: Quand j'sommes venus habitai ce p'tit endroit (y a eu six ans entre les deux St.-Martin), j'lons trouvai peuplai d'braves gens, ben occupai d'leuz' affaires, ben exacts à leux d'voirs, et sarviables entr'eux par-dessus tout; mais je n'y ons pas vu c'qu'est si nécessaire à la jeunesse, l'principal d'son bonheur, sans quoi y gn'y en a pas sur la terre, c'est l'encouragement à la vartu; les parens n'pensaient qu'à leu besogne, les enfans qu'à leux plaisirs, et j'ons vu qui s'disions trop tôt qui s'aimions; ça aurait infailliblement amenai queuques mauvaises manigances; pour l'empêchai, j'nous sommes dit à part nous: » Pique les trente chau» mières qui composont ce hameau n'sont pas un domaine ca» pable d'être r'luqué par un seigneur, faisons en sorte qui » s'en puissions passai sans y rian pardre. » Alors j'ons imaginai d'faire revivre parmi nous un vieil usage, inconnu d'ben du monde, et qu'j'ons lu dans un p'tit livre tout déchirai; c'est d'tarminai la récolte par eune fête, ma fine ben intéressante; d'abord les vieillards rassemblai choisissont la jeune fille la pus sage et la pus laboriense du pays; si all' est la pus jolie, ça n'en vaut qu'mieux; on l'appelle c'jour-là *la Reine des Moissons*. On met sur un char d'campagne, atelé de deux gros bœufs, un paquet d'gerbes liées positivement en façon d'trône; la Reine, couronnai de fleurs, s'place dessus; alle tiant d'eune main eune faucille ben enjolivai, et d'l'autre, eune gerbe toute bariolai d'biaux rubans d'trente-six couleurs, qui donnous qusiment la barlue; autour de c'char, les jeunes gens des deux sesques, chantont et jouont des instrumens; pus loin, sont les vieillards qu'ont été juges; darrière eux, toute la famille d'la Reine champêtre, entourée des autres pères et mères; et enfin, les messieux et dames d'Paris et d'z'environs attirés par c'joli coup-d'œil, fermont c'te marche d'triomphe, en rendant, maugré eux, hommage aux vartus qu'en sont la cause.

SAINT-ANGE.

Cela doit être enchanteur.

MAD. DE BOUILLON.

Dans le tumulte de cette fête, je voudrais voir La Fontaine tout à mon aise, l'étudier, l'apprendre, pour ainsi dire, par cœur; mais je voudrais n'en pas être vue d'abord. Pourriez-vous, monsieur Thomas, m'en faciliter les moyens?

THOMAS.

Ben volontiers, mame la Duchesse; y va venir, et d'cheux nous, vous pourrai le voir à vot' suffisance.

SAINT-ANGE.

Il a raison.

SCENE X.

COLIN, THOMAS, Mme. DE BOUILLON, SAINT-ANGE.

COLIN.

Non, non, non, non, j'n'y pouvons pas restai, père Thomas, donnai-moi vot' main; tenai, sentai-vous? toc, toc, toc, toc; eh ben, c'est la peur d'voir jugeai. (*Appercevant madame de Bouillon et St.-Ange.*) Ah! v'là du monde! Mame!.... n'vous dérangeai pas; ben fâché d'la peine, à seule fin de.... Tiens, v'là monsieu!....

THOMAS.

C'est l'galant d'not' fille aînée.

SAINT-ANGE.

Quoi! cette charmante personne est votre fille.

COLIN.

Rian qu'ça, monsieur...; mais pas pour vous sarvir, comme on dit d'ordinaire. C'est que, père Thomas, si j'avions voulu laissai faire monsieu...., y batifolions déjà d'magnière à m'supplantai au vis-à-vis d'mam'zelle Anette.

MAD. DE BOUILLON (*à St.-Ange.*)

Vous voyez votre imprudence.

COLIN.

Père Thomas, qu'est-ce qu'c'est qu' ces gens-là?

THOMAS.

Chut! un Marquis et eune Duchesse.

COLIN.

Ah!.... Eh ben, y n'me revenons pas du tout.

SAINT-ANGE.

Duchesse, que ferai-je en votre absence?

THOMAS.

Si monsieu veut allai voir la fête, Colin l'conduira.

SAINT-ANGE.

Je le veux bien; mais si La Fontaine allait me reconnaître?

COLIN.

Ah! ah! ah! la fontaine va le r'connaître; y bat la compagne.

THOMAS.

Colin, mène monsieu à la place.

COLIN (*à part.*)

Oui, j'vons te l'mener au bercail, attend-toi z'y. (*Haut.*) J'vons prendre du côté d'la grand' marre, parce qu'y faut qu'j'allions queri les ménétriais.

THOMAS,

(*regardant du côté de la coulisse, à gauche.*)

Eh! parsembleu! c'monsieu s'avançons tout fin droit vars nous; partai vîte.

COLIN (*à St.-Ange, qui va pour sortir.*)

Attention!..... En avant....

SAINT-ANGE (*le poussant.*)

Vas donc, maraud.

THOMAS (*à madame de Bouillon.*)

Tenai-vous dans la première chambre d'cheux nous, et d'là vous n'perdrai rian d'tout c'que f'ra vot' inimitable. (*Madame de Bouillon entre chez Thomas, et se montre de tems à autre.*)

SCENE XI.

THOMAS (*seul.*)

C'EST singuliai! y m'semble que j'tremblons d'parlai à c'monsieu avec qui j'éti s tantôt si à not' aise : est-ce que ses fabes m'auriont ensorcelai donc? Allons, allons, d'la vergogne; ça beau être un génie, j'sis un homme.

SCENE XII.

THOMAS, LA FONTAINE.

THOMAS (*embarrassé.*)

Eh ben, monsieu !.... est-ce que vous n'vous amusai pas à c'te fête ?

LA FONTAINE.

Pas trop. Les juges ne peuvent pas se joindre; il n'y en a encore qu'un d'assemblé.

THOMAS.

C'est toujours comme ça.

LA FONTAINE.

Je vous en fait mon compliment; heureusement que j'avais sur moi un volume de la Bible, qui m'a beaucoup amusé. J'y ai lu la prière des Juifs dans Baruch : c'est bien beau. Qui était ce Baruch? Savez-vous que c'était un grand génie ?

THOMAS.

Je n'l'ons jamais connu. Monsieu.... Monsieu....

LA FONTAINE.

Quoi ?

THOMAS (*à part.*)

Je n'savons pas quoi l'y dire ?.... Monsieu.... vous.... vous avai là un bel habit neuf.

LA FONTAINE (*étonné*)

Oui vraiment! je n'en savais rien. (*A part.*) Ah! madame d'Hervard, c'est encore un de vos tours!

THOMAS.

Le v'là dans ses rêveries de coutume.

SCENE XIII.

THOMAS, COLIN, LA FONTAINE.

COLIN (*arrivant effrayé.*)

Père Thomas! monsieu Thomas! père Thomas!

THOMAS.

Quoi qu'y a ?

COLIN.

Comme j'passions sur la p'tite planche d'la graud' marre, monsieu l'Marquis a culbutai.

THOMAS.

Ah ! mon Dieu !

COLIN.

J'ons voulu nous mettre à la nage; mais ma foi y a trop d'eau, et je n'age ben qu'quand j'touche l'fond.

THOMAS.

Il est nayé!

COLIN.

Presque!.... J'ons appelai l'gros Pierre et pis Blaise l'calorgne qui passiont; y z'y ont tendu eune parche et y l'ont retiré.

THOMAS.

Où sont-ils ?

COLIN.

Sus l'bord, à l'changeai d'habit. Pierre y a prêté son chapiau, son gilet, sa veste, et Blaise l'surplus.

THOMAS.

A la bonne heure.

LA FONTAINE,

(*prenant Colin par la main, sans le regarder.*)

Avez-vous lu Baruch? C'était un grand génie!

COLIN (*le parcourant des yeux*)

Monsieu!... prenez donc garde, vous avai un d'vos bas à l'envers.

LA FONTAINE.

Je n'y avais pas fait attention.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-ANGE (*en paysan.*)

SAINT-ANGE.

LA peste soit du nigaud !

COLIN.

Dame! c'est pas ma faute; si vous voulai toujours courir après les p'tites filles

THOMAS.

C'est donc à cause d'ça ?

SAINT-ANGE.

Eh! oui : je voyais de l'autre côté de la maudite marre une paysanne jolie.....

LA FONTAINE (*sortant de sa rêverie.*)

Si je ne me trompe, c'est monsieur le Marquis de St.-Ange.

SAINT-ANGE.

Eh! voilà monsieur La Fontaine! Par quel hasard ici ?

LA FONTAINE.

Je viens voir.

SAINT-ANGE.

Et moi boire, comme vous voyez.

LA FONTAINE.

Qu'avez-vous fait de madame de Bouillon? M'en veut-elle toujours d'avoir refusé de l'accompagner à sa terre?

SAINT-ANGE.

Je ne crois pas... A-propos, elle a bien ri de votre aventure.

LA FONTAINE.

De laquelle ?

SAINT-ANGE.

Comment! vous recevez lundi dernier le billet d'enterrement de ce petit bourgeois, chez qui vous alliez si souvent manger la soupe, et hier, vous y conduisez un de vos amis pour dîner avec lui! Vous ne vous rappelliez donc pas qu'il était mort depuis huit jours ?

LA FONTAINE.

Je ne croyais pas qu'il y eut si long-tems.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, ET Mme. DE BOUILLON, *que l'on apperçoit sur la porte de Thomas.*

(Pendant cette Scène, Thomas montre à Colin madame de Bouillon, et semble l'instruire de ce qu'il ignore.)

SAINT-ANGE.

Toujours le même.

LA FONTAINE,

J'ai profité d'une colère de madame de Sévigné contre moi, et de l'absence de madame de Bouillon, pour m'échapper de Paris.

SAINT-ANGE,

(*regardant madame de Bouillon, avec laquelle il entretient, pendant toute la scène, des signes d'intelligence.*)

Ah! madame de Bouillon est absente.

LA FONTAINE.

Elle est à la campagne.

MAD. DE BOUILLON (*à part.*)

C'est vrai.

SAINT-ANGE.

Monsieur La Fontaine! monsieur La Fontaine! vous l'aimez bien.

LA FONTAINE.

Presque d'amour : n'en dites rien.

SAINT-ANGE.

Non, non.

LA FONTAINE.

Il n'y a que moi qui sait cela.

SAINT-ANGE.

Que m'a-t-on dit? Vous allez être de l'Académie.

LA FONTAINE.

On me l'a conseillé! Vous ne savez pas, monsieur l'abbé de la Chambre, le Directeur, m'a écrit à ce sujet une lettre... Je crois l'avoir sur moi.... Précisément.... Tenez, lisez; vous verrez comme il me flatte.

SAINT-ANGE (*lit.*)

» *L'Académie reconnaît en vous, monsieur, un de ces* » *excellens ouvriers, un de ces fameux artisans de la belle* » *gloire, qui va la soulager dans les travaux qu'elle a en-* » *trepris pour l'ornement de la France, et perpétuer la mé-* » *moire d'un règne si fécond en merveilles.* »

LA FONTAINE.

Despréaux me montre le chemin.

SAINT-ANGE.

Quand donnerez-vous quelques nouvelles fables au public?

LA FONTAINE.

Bientôt. J'en ai deux de faites; mais il n'y en a qu'une dont je sois content.

SAINT-ANGE.

Ah! monsieur La Fontaine, voulez-vous me la dire?

LA FONTAINE.

Mais, vous vous y connaissez. (*Il appelle Thomas.*) Mon-

sieur Thomas! (*A St.-Ange.*) Molière lit ses comédies à Laforêt, sa servante. Je veux faire la même épreuve : écoutez, et vous me donnerez tous les deux votre avis. Venez par ici. (*Ils vont s'asseoir sur un banc à gauche du théâtre. La Fontaine cherche dans sa poche le papier sur lequel il a écrit sa fable.*)

SCENE XVI.

Mme. DE BOUILLON, *sur la porte*, ANETTE, LISE, *d'un côté.* THOMAS, *debout*, LA FONTAINE, SAINT-ANGE, *assis*, et COLIN, *debout, près de St.-Ange, de l'autre.*

(Cette Scène doit faire tableau.)

LISE,

(*accourant avec Anette et se plaçant à droite du théâtre.*)

VIENS, ma sœur, j'nons qu'un p'tit mot à t'dire.

ANETTE.

Dépêche-toi; nous n'avons pas trop d'tems, et j'tremblons d'toutes nos forces.

LISE.

Est-y vrai que c'te grande tâche qu'on nous a donnée hier était pour éprouver les pus travailleuses?

ANETTE.

Y paraît qu'oui.

LA FONTAINE (*lisant.*)

» *La Cigale et la Fourmi.*

LISE.

Et moi qui n'ai pas fait la mienne.

LA FONTAINE.

» *La Cigale ayant chanté*
» *Tout l'été,....*

ANETTE.

Dame! tu t'amusais.

LA FONTAINE.

» *Se trouva fort dépourvue....*

LISE.

J'sis dans un bel embarras!

LA FONTAINE.

» *Quand la bise fut venue;....*

ANETTE.

V'là l'moment critique!

LA FONTAINE.

» *Pas un seul petit morceau*
» *De mouche ou de vermisseau....*

LISE.

J'n'ons pas tant seulement deux gerbes d'faites.

LA FONTAINE.

» *Elle alla crier famine,*
» *Chez la Fourmi, sa voisine,....*

LISE

Ah! ma p'tite sœur, prends pitié d'moi.

LA FONTAINE.

» *La priant de lui prêter*
» *Quelque grain pour subsister.....*

ANETTE.

Comment ça?

LA FONTAINE.

» *Jusqu'à la saison nouvelle....*

LISE.

Prête-moi la moitié d'tes gerbes, ça passera pour mon ouvrage.

LA FONTAINE.

» *Je vous paierai, lui dit-elle,....*

LISE.

J'ten rendrons l'double après-demain.

LA FONTAINE.

» *Avant l'oût, foi d'animal,....*

LISE.

Ma parole de sœur.

ANETTE.

Le double!

LA FONTAINE.

» *Intérêt et principal....*

ANETTE.

Oh! ça n'se peut pas; on croirait que j'n'ons rien fait.

LA FONTAINE.

» *La Fourmi n'est pas prêteuse;....*

ANETTE.

On sait que j'sommes ben loin d'êt' faignante.

LA FONTAINE.

» *C'est là son moindre défaut....*

ANETTE.

Mais à quoi donc as-tu passé ta soirée d'hier?

LA FONTAINE.

» *Que faisiez-vous au tems chaud,*
» *Dit-elle à cette emprunteuse?....*

LISE.

J'ons été danser sous l'grand âbe.

LA FONTAINE.

» *Nuit et jour, à tout venant,*
» *Je chantais, ne vous déplaise;....*

ANETTE.

Ah! t'as été danser; ça m'fait plaisir.

LA FONTAINE.

» *Vous chantiez, j'en suis fort aise;....*

ANETTE.

Mais moi, comme j'ons travaillé, j'en vons d'mander la récompense.

LA FONTAINE.

» *Eh bien! dansez maintenant.*

ANETTE.

Chante à présent, ma sœur.... Adieu, Lise! (*Ellé s'enfuit.*)

COLIN.

J'vous suivons, mam'zelle. (*Colin sort.*)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ ANETTE ET COLIN.

LISE.

Me v'là perdue!

SAINT-ANGE.

Charmant, monsieur La Fontaine! Voilà du vrai génie.

LA FONTAINE.

C'est ce que je crois.

THOMAS.

Eh ben! Lise, quoiqu' tu fais donc là?

LISE.

Ah! mon père!....

THOMAS.

Pourquoi n'suis-tu pas ta sœur; on va prononçai.

LISE.

J'n'en sommes pas digne, mon père.

THOMAS.

D'queu magnière donc! (*On entend un roulement de tambour.*) Tiens, v'là signal; dépêches-toi, ou sinon....

LISE.

Je n'devons pus prétendre à rien.

SAINT-ANGE.

L'aimable minois! Parlez, ma belle enfant, qu'avez-vous?

LISE.

Mon père, vous savez ben c'te tâche d'hier?....

THOMAS.

Oui. Eh ben! est-ce que tu n'l'aurais pas faite?

LISE (*pleurant.*)

Non, mon père.

THOMAS.

J'l'aurions gageai : dans c'cas, tu fais ben d'restai ici, tu t'sauve eune avanie ; tu s'ras donc toujours paresseuse.

LISE.

Ah! mon père, ne m'grondez pas! j'sentons maintenant toute l'horreur de c'vilain défaut ; j'vons promettons d'm'en corriger pour toujours, et que j'ferons tant, tant, qu'l'année prochaine j'vous dédommageront d'tout.

(*Elle se jette aux genoux de son père.*)

LA FONTAINE.

Pardonnez-lui, monsieur Thomas. (*On entend encore un roulement de tambour.*)

SAINT-ANGE.

Elle est si jolie!

THOMAS.

Levai-vous; j'vous pardonnons : mais si l'an prochain vous n'gagnai pas l'prix du travail....

SAINT-ANGE.

Soyez sans inquiétude, père Thomas; je l'épouserai plutôt.

THOMAS.

J'commence à m'tourmenter pour sa sœur.

COLIN (*criant dans la coulisse.*)

Père Thomas, victoire, père Thomas! la v'là..... c'est elle..... all' est la *Reine*..... c'est ma femme..... j'sis le Roi. (*Il entre en courant.*)

SCENE XVIII.

LISE, THOMAS, COLIN, LA FONTAINE, SAINT-ANGE, Mme. DE BOUILLON, *toujours sur la porte de Thomas, observant La Fontaine.*

THOMAS.

C'EST-Y possible!

COLIN.

Oui, père Thomas, à l'umanimité. (*Montrant la gerbe et la faucille garnies de rubans.*) V'là les symboles. C'est à qui l'embrassera! On la couronne de fleurs; on s'l'arrache; on l'a déjà enlevai de d'sus l'char pour vous l'amnai pus vît': c'est eune joie dans l'z'habitans, parmi toutes les filles: on dirait qu'alles sont toutes reines.... Tenai.... les v'là.... Un moment, un moment.... En ordre.... Ah! bah!... y n'entendont rian.....

SCENE XIX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, ANETTE, UN TABELLION, TOUS LES HABITANS DU VILLAGE.

ANETTE,

(*accourant et se jettant dans les bras de Thomas.*)

MON père!

THOMAS.

Ma chère Anette!

MAD. DE BOUILLON (*à part.*)

Quel touchant spectacle !

LISE (*à part.*)

Où m'cacher ?

LA FONTAINE.

J'en pleure de plaisir !

THOMAS.

C'est à présent, ma fille, que j'sommes payé au centupe d'tout c'que j'ons fait pour toi.

ANETTE

Et ma sœur ?.....

THOMAS (*montrant Lise.*)

La v'là.

ANETTE (*courant à Lise.*)

Ma chère petite Lise, n'm'en veux pas d'l'avoir emporté sur toi, je n'pouvais pas faire autrement; ça s'ra la seule occasion d'not' vie où nous n's'rons pas d'accord, j't'en répond. Pardonne-moi sur-tout d't'avoir refusé si durement mes gerbes; y fallait t'donner eune leçon; ça s'ra la dernière : embrasse-moi.

LISE.

Ah ! ma bonne sœur, apprends-moi à t' ressembler. (*Elles s'embrassent.*)

COLIN.

V'là la paix faite. Comme j'sommes un peu pressai, monsieu l'Tabellion, boutai vous là bravement, eh vîte l'contrat. (*Il va à la table qui est devant la maison.*)

THOMAS.

Il est tout fait, y gnia pus qu' les blancs à remplir. (*Bas, à La Fontaine.*) Ça vous r'garde ça, monsieur.

COLIN.

Mettai qu' j'apportons six sacs d'mouture, ma chambre et moi; v'là tout. A vous, mam'zelle.

ANETTE.

Mon père !

THOMAS (*bas, à Anette.*)

Sois paisible. (*A La Fontaine.*) A vot' tour.

MAD. DE BOUILLON,

(*qui, depuis le commencement de la scène, tient le théâtre, en observant ce qui se passe.*)

Que va-t-il faire?

LA FONTAINE (*donnant un papier.*)

Voilà ce qu'apporte la mariée.

THOMAS (*le prenant.*)

Quoiqu' c'est ça?

LA FONTAINE.

Lisez.

THOMAS (*lisant.*)

» *La Cigale est la Fourmi.* «.

Vous vous trompai, monsieur; c'est c'te Fabe qu'était dans vot' poche, à côté du billet.....

LA FONTAINE.

Non, non, je ne me trompe pas.

THOMAS.

Ah! çà expliquons-nous; y s'agit d'la dot.

LA FONTAINE.

La dot!.... Nous n'avons pas parlé de cela.

THOMAS.

Comment, monsieur, vous n'nous avez pas dit qu' vous nous donneriai.....

LA FONTAINE.

Quelque chose; et ce quelque chose est cette Fable.

THOMAS.

V'là not' fille ben riche!

LA FONTAINE.

Vos enfans y trouveront une leçon dont ils garderont le souvenir; cela vaut mieux que de l'argent.

THOMAS.

J'avions entendu eune dot, et je n'nous sommes pas précautionnai..... J'croyions, d'après l'intérêt qu' vous nous témoignai.....

LA FONTAINE (*bas, à St.-Ange.*)

Monsieur le Marquis, si cependant il a compté sur une dot, croyez-vous qu'il soit de mon honneur de la lui donner?

SAINT-ANGE.

Sans contredit : jugez quel affront? Hâtez-vous.

LA FONTAINE.

Je n'ai pas un sou sur moi : prêtez-moi jusqu'à ce soir

SAINT-ANGE.

Désespéré de vous refuser; (*montrant ses habits*) mais vous voyez.....

LA FONTAINE.

Eh bien! mais comment vais-je me tirer de là? Monsieur Thomas, vous ne voulez donc pas de ma Fable?

MAD. DE BOUILLON (*à part.*)

Je ris de son embarras.

ANETTE.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

THOMAS.

Ma foi, monsieur, c'est bel et bon; mais.....

LA FONTAINE.

En ce cas, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

MAD. DE BOUILLON (*vivement.*)

Un moment. Vous ne savez pas ce que vous refusez : cette Fable, qui s'applique à vos enfans, est un trésor pour celui des deux qui saura en profiter : j'en donne deux mille écus; ils serviront de dot à votre fille, et la Duchesse de Bouillon vous devra le bonheur de conserver cet ouvrage à la postérité, en réparant ainsi l'injure que vous faites au grand La Fontaine!

Digitized by Google

Tous les habitans se découvrent et répètent:
La Fontaine!!!

LA FONTAINE (*avec surprise.*)

Madame la Duchesse!

MAD. DE BOUILLON.

Oui, mon ami, je vous ai suivi.

LA FONTAINE.

Ah! j'en suis bien aise.

MAD. DE BOUILLON.

Qu'eussiez-vous fait, si je n'eusse pas été là?

LA FONTAINE.

J'allais chez vous.

THOMAS.

Ah! mame la Duchesse, j'sommes si touchés....

ANETTE.

Monsieur La Fontaiue et mame la Duchesse voudront-y nous faire l'honneur d'signer not' contrat?

MAD. DE BOUILLON.

De tout mon cœur.

LA FONTAINE.

Je le veux bien.

COLIN.

Un Grand homme et eune Duchesse, ça portera bonheur.

SAINT-ANGE.

J'en veux être aussi, en attendant celui de la petite.

LISE.

Ah! messieurs, c'est ben ma faute!

THOMAS.

N'parlons pus d'çà, mon enfant; ces messieurs et mame la Duchesse voudront ben acceptai rendez-vous pour dans un an, et tu prendras ta revanche: souviens-toi long-tems d'aujourd'hui, et qu'ça t'donne l'assurance que l'travail est la

source inépuisable et la plus pure du bonheur de tous les êtres

LA FONTAINE.

Monsieur Thomas, je ne vous ferai plus de Fables.

MAD. DE BOUILLON.

Au contraire, puisqu'il en connaît maintenant tout le prix.

THOMAS.

Pour preuve d'ça, c'est que je n'vous en demandons qu'la moitié d'eune pour ma p'tite Lise. Allons, mon Anette, pour remerciai monsieur et madame d'leu joli cadeau d'nôce, dégoise-nous eune belle Fabe analogue.

ANETTE.

Ben volontiers, mon père; attendez.... v'là qu' m'y v'là.

FABLE.

L'ENFANT ET LE MAITRE D'ECOLE.

» Dans ce récit, je prétends faire voir
» En quel moment la remontrance est vaine.
» Un jeune enfant dans l'eau se laissât cheoir
» En badinant sur les bords de la Seine:
» Le ciel permit qu'un saule se trouva,
» Dont le branchage, après Dieu, le sauva:
» S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
» Par cet endroit passe un maître d'école;
» L'enfant lui crie : « Au secours, je péris. »
» Le magister, se tournant à ses cris :
» D'un ton fort grave, à contre-tems s'avise
» De le tancer : « Ah! le petit babouin!
« Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise ;
» Et puis, prenez de tels fripons le soin ;
» Que les parens sont malheureux, qu'il faille
» Toujours veiller à semblable canaille!
» Qu'ils ont de maux, et que je plains leur sort!
» Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord. »